

« Je suis repassée dans mon studio pour lâcher mon sac, avec tous les restes des concours. J'ai sorti la première jupe de l'année et j'ai marché jusqu'à la Seine.

C'était l'époque où le pont des Arts, revêtu de cadenas, était assiégé par la jeunesse et ses djembés.

Parmi tous les étudiants assis en cercle, je retrouvais les miens. Ils avaient sorti les bouteilles que l'on ne trouvait pas si mauvaises. Cigarettes roulées au bec, tous les visages paraissaient soulagés. C'était fini. Je m'asseyais avec eux malgré la jupe. Je me servais un verre de rosé tiède. Plus rien n'avait d'importance. Je n'avais plus rien à mémoriser. Mon corps entier se relâchait. Mes mains étaient posées contre le plancher de bois. La nuit tardait à tomber. C'était l'été. J'étais en vacances.

Thomas est arrivé avec un bouquin à la main (*Outsiders* de Becker). Il n'avait pourtant pas travaillé de l'année. Il restait debout à côté de nous et buvait à même la bouteille. Nous étions seuls. *Mon annonce n'a pas eu beaucoup de succès*, riait-il, les dents pleines de rosé.

Il avait parlé trop vite. Moins d'une heure plus tard, une autre classe de prépa nous avait rejoints. Au début nous avons sagement parlé des concours, de nos attentes, de nos plans B... Je me souviens avoir fixé le foulard d'une fille pendant que je lui parlais. Celles qui savaient nouer leurs foulards à vingt ans, en 2010, m'intriguaient. Derrière nous, le son des percussions montait. La nuit était tombée. Nous commençons à être tous enivrés. Et avec cette même fille, nous poursuivions une conversation en regardant l'île de la Cité. Je ne sais plus ce que nous nous disions. Rien ne m'a marquée, si ce n'est qu'elle a souri à l'approche de ses amis. Et que j'ai tourné la tête.

C'était lui. Il était face à moi. Il aurait pu m'effleurer avec son visage. Il perdait l'équilibre. Il avait une bouteille à la main et une fille sous chaque bras. J'étais totalement figée, ébahie devant son apparition *à lui*. L'étudiant retardataire était là. Il fallait le réaliser, et vite. Il était si proche qu'il n'avait d'autre choix que de me regarder moi. Il allait peut-être me parler. Ses pommettes étaient toujours rouges, ses cheveux encore en bataille. Il avait les yeux verts. J'ai aimé ses dents imparfaites. Puis j'ai entendu sa voix.

Nous n'avons pas parlé des concours. Nous avons parlé de l'été qui arrivait, des terres que l'on allait fouler, de celles d'où l'on venait. Je lui ai parlé des copains du lycée et de mon impatience de les retrouver à mon retour. Je lui ai raconté nos soirées d'ivresse, nos routes à vélo, nos jeux nocturnes. Lorsqu'il fallait nager au large, lorsque c'était à celui qui allait chercher du sable le plus loin et le plus

profond possible. Il m'a aussi décrit ses nuits inconscientes. Lui, c'était dans une forêt immense. Des histoires terrifiantes et drôles. Il avait grandi à la campagne. Oui, Sarah, nous avons essentiellement parlé de nos racines, de nos paysages. Il m'a parlé du vert et je lui ai parlé du bleu. Il m'a dit qu'il s'appelait Antoine. J'ai pensé au petit garçon de Trintignant dans *Un homme et une femme*. J'ai vu l'enfant conduire la voiture blanche de son père. J'ai songé à la splendeur d'Anouk Aimée qui se protège du vent. J'ai répondu à Antoine que je m'appelais Marie.

J'étais envahie du même sentiment que celui qui s'était emparé de moi lorsqu'il avait claqué la porte. J'étais exaltée. Et mon corps, debout, était apaisé. Je ne cessais de regarder celui qui avait désormais un nom et qui connaissait le mien.

Je le trouvais magnifique. La Seine et ses lumières étaient derrière lui. »